

Deux ou trois choses dues à Michel Tournier

Jean Obélix Lefebvre

Number 41, September–October–November 1990

Michel Tournier

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19833ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lefebvre, J. O. (1990). Deux ou trois choses dues à Michel Tournier. *Nuit blanche*, (41), 45–46.

Se relit-il ? « Oui, et j'ai horreur de ça. J'ai beaucoup souffert ces temps-ci parce que je suis en train de transformer en dialogues de théâtre une partie des *Météores* ». Porte-t-il un jugement sur ses livres ? « Ah oui, hélas ! Quand je lis un autre auteur, j'ai l'impression que c'est coulé dans le bronze et qu'il n'y a pas à y toucher. Quand je lis du Tournier, c'est du beurre, j'ai envie de tout remodeler. »

Ce qui fait vivre la littérature

Tournier est aussi membre, personne ne l'ignore plus sans doute, de l'Académie Goncourt. Un prix décrié, conspué mais convoité, un prix que l'on accuse d'être l'objet de viles tractations entre les trois grands éditeurs — Gallimard, Grasset, le Seuil — mais qui marche (peut-être comme la mécanique de l'inversion maligne). « Le prix Goncourt a un défaut, c'est l'argent. Le Goncourt représente un tirage de 400 000 exemplaires : 2 millions de francs de droits d'auteur pour le lauréat et 4 millions de chiffre d'affaires pour l'éditeur. Et ça pèse sur tout le monde. Je dois vous dire que le seul jour où je regrette d'être membre de l'Académie Goncourt, c'est le jour du vote. »

Mais cette tradition littéraire de fin d'année — avec l'attribution des autres prix : Fémina, Renaudot, Interallié, Médicis — a, croit-il, un effet extrêmement bénéfique, puisque les cadeaux de Noël sont ainsi très souvent des livres. « Bien sûr les prix sont discutables, mais ils font vivre la littérature. »

Michel Tournier a obtenu le grand prix de l'Académie française pour *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, le Goncourt pour *Le roi des aulnes*. Et le Nobel ? « Que voulez-vous que j'en pense ? Chaque année je reçois une lettre du comité littéraire de l'Académie royale de Suède — ils doivent envoyer la même à des milliers de gens — me demandant conseil pour le prochain. Chaque année je dis Günter Grass, le plus important romancier allemand de l'après-guerre. Comme vous voyez, ça n'a pas eu beaucoup d'effet. »

Michel Tournier parlera aussi des livres qu'il aurait aimé écrire, comme *Madame Bovary* et *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, de Selma Lagerlöf, le premier livre qu'il a lu et qui a traversé « soixante ans de guerres, de déménagements, de cambriolages ». Mais il parlera très peu, par contre, de son prochain roman : il a horreur de parler des livres qu'il n'a pas encore publiés. Mais ce serait une vie de saint Sébastien, « un projet très important pour moi ». ■

Entrevue réalisée par
Francine Bordeleau

De l'œuvre imposante de Michel Tournier, signalons : *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Gallimard, 1967 (Folio, 1977) ; *Le roi des aulnes*, Gallimard, 1971 (Folio, 1975) ; *Miroirs*, Denoël, 1973 ; *Les météores*, Gallimard, 1975 (Folio, 1977) ; *Le vent paraquet*, Gallimard, 1977 (Folio, 1979) ; *Le coq de bruyère*, Gallimard, 1978 (Folio, 1980) ; *Rêves*, Complexe, 1979 ; *Gaspard, Melchior & Balthazar*, Gallimard, 1980 (Folio, 1982) ; *Vues de dos*, Gallimard, 1981 ; *Morts et résurrections de Dieter Appelt*, Herscher, 1981 ; *Le vol du vampire*, Mercure de France, 1981 (Gallimard, 1983) ; *Des clefs et des serrures*, Le Chêne-Hachette, 1983 ; *Gilles et Jeanne*, Gallimard, 1983 (Folio, 1985) ; *Le vagabond immobile*, Gallimard, 1984 ; *La goutte d'or*, Gallimard, 1985 (Folio, 1987) ; *Petites proses*, Folio, 1986, *Le Tabor et le Sinaï*, Belfond, 1988 et *Le médianoche amoureux*, Gallimard, 1989.

DEUX OU TROIS CHOSSES DUES À MICHEL TOURNIER

On imagine Francine Bordeleau tout emmitouflée, soufflant des vapeurs humides par la bouche et les narines, préoccupée de ses notes, de ses blancs, là, à la course, au milieu de nulle part, à Choiseul, France, prête à interviewer l'écrivain célèbre. Elle est venue par le train. Elle a arpenté tout le village, passant entre des hauts murs, s'est dégelée quelque peu (on est en janvier tout de même !) au café de la place, le temps de remarquer «...l'église au milieu d'un tissu de labours humides, mous et gras, comme un fœtus osseux logé au sein du placenta nourricier».

On n'entre pas non plus au jardin comme on veut. Sentiment d'être une étrangère. Peur du manquement à l'étiquette. Sonnette ou grelot ? A-t-il dit : « Tirez la bobinette, la chevillette cherra ! » ? Les murs masquent la maison et le jardin tout autour. « Car le presbytère, cette grosse maison trapue, austère, aux ouvertures un peu étroites, cache bien des maléfices sous son aspect bonasse. » Et c'est tout à côté du cimetière qui jouxte le jardin, qui le surplombe à certains endroits d'au moins deux mètres et d'où s'échappent quelquefois des boursoflures dues à « la poussée souterraine d'une foule d'échines et d'épaules osseuses ». ▶

Tournier, Michel viendra donc la chercher là sur le pas de porte du jardin. Échange de banalités : « Vous avez fait bon voyage ? N'avez pas eu trop de difficulté à trouver ? ». Elle, elle est tout à la joie d'être reçue simplement, qu'il ait pris sur lui la difficulté d'un premier contact, qu'il ne joue pas trop Goncourt, qu'il se comporte comme le très humble trente-huitième curé de ce presbytère-là. Encore un peu, elle se mettrait à genoux, ouaille entre les ouailles, zélatrice ! Elle est sûre qu'à l'intérieur ça sentira l'encaustique, qu'il aura sur lui cette odeur de prêtre, mélange d'empois et de savonnette rugueuse vivement utilisée pour gommer les démangeaisons de l'être. Seul manquera le léger dépôt d'encens. Il n'irait tout de même pas jusqu'à dire sa messe matinale !

Mais dès l'intérieur, lourde porte, large vestibule, bureau à demi transformé en salle de séjour, lieu consacré aux travaux d'écriture, il flotte partout dans l'air des relents de papier d'Arménie. Ersatz ostensible des encensoirs. La vie de Tournier ne serait qu'une longue et grande messe, une célébration ! Elle aura peut-être l'audace de le questionner plus loin, plus à fond ?... C'est tellement compliqué que l'approche des célébrités, des éminences (surtout littéraires). Ce qu'ils osent livrer dans leurs livres, ce pourquoi ils glosent lyriquement par écrit, ils l'éteignent au quotidien. Devant cet homme en tenue campagnarde, Francine est comme tétanisée. Est-ce un ogre rieur ? Un observateur dont la rondeur gestuelle cache ce sérieux râleur qu'il peut à tout moment brandir comme ultime et définitive défense ? On marche sur des œufs. Dehors, la campagne est froide, dénudée, qui attend...

Le sourire du chat

Mais on est sous le charme. Un chat ! Et il veut nous retenir. Ne pouvant mesurer les degrés de l'interdit, on entrera en douceur par les méandres de la littérature officielle, les références les plus évidentes, Robinson, Le roi des aulnes..., dans cette intimité d'auteur dont Tournier ne délivrera à son gré que quelques clés. « Vous lirez mes livres, tout y est dit, tout y sera dit ! » Or Francine sait bien qu'elle n'a pas tout lu, messagère-sonde envoyée en mission pour *Nuit blanche*. On n'a pas le temps de tout rattraper ces temps de littérature perdus. On n'a pas le goût sur commande ! Seuls quelques idolâtres suivent une œuvre à la trace, se meurent d'un manque d'informations complémentaires. L'auteur palliera ces manques comme il le voudra, comme il le pourra. Il engloutira un discours fugace dans une machine écouteuse.

Le petit verre de l'hospitalité est servi. On est de part et d'autre du petit magnétophone. Francine Bordeleau a sorti quelques petits feuillets d'annotations. Durant 90 minutes, on fera une première connaissance. Il parlera de son presbytère, de ses clauses stylistiques, de ce qui le fait écrire, de son détachement de dilettante, une foule de banalités qui pourtant nous éclaireront pour peu qu'on sache lire au-delà des mots immédiats, in-média. Francine a cueilli ce qu'elle a pu de la parole d'un chat tout appliqué à son explication personnelle du monde et à sa rédemption (la sienne !).

Et après ? A-t-elle repris le train ? Lui a-t-il offert l'hospitalité pour la nuit ? Pas plus que l'entrevue, Francine Bordeleau ne me l'a raconté. Mais

ça se passe toujours un peu comme ça, une rencontre gentille, sans plus, occupée par chacun à peaufiner son personnage, un moment fait de gêne et de courtoisie. Si on débusque un lapin, ou un chat, rien là que de fortuit. Ou bien on surprend l'auteur un jour où l'homme craque et crache dans le micro ce qui peut tout aussi bien être un autre mensonge de réserve.

La porcelaine des principes

Moi, si j'avais été là, gaffeur et piéteux de porcelaines et de tabous, j'aurais tout de go posé cette question qui vous fera peut-être penser à la coloration jaune d'une certaine presse : « Quelle est, monsieur Tournier, l'importance dans votre œuvre de la pédophilie ? » Car tous ses livres sont pleins de « ça » comme dirait Groddeck et tous s'appliquent à ne pas le voir, à ne pas y faire écho. On se réfugiera encore derrière les clauses de style. On ne dira rien de l'isolement monstrueux de Crusoé, des interdits de ses rapports avec Vendredi, ce mâle tiers-mondiste, primitif et sans religion (alors que Robinson en est perclus) ; rien de l'obsessionnelle mise au ban de l'ogre, le roi des Aulnes, de son auto-sacrifice ; rien des liens infrangibles des jumeaux des *Météores*, ni des terribles rapports, portés jusqu'au mysticisme et à la perversion alchimiste, de Gilles et de Jeanne. Il s'agit pourtant de l'essentiel, du Tournier qui s'assume monstre et entre en rédemption, qui fait l'exploration de la différence et y applique la règle d'amour.

Tous, nous faisons silence sur ces fonds pour ne nous appliquer qu'à célébrer la forme, puritains que nous sommes de la littérature, qui n'avancions pas d'un pas en nos vies sinon en tapinois, derrière des écrans. Tournier se décrit à la manière de Huysmans comme un naturaliste mystique ; bien comprise, toute son œuvre nous obligerait à introduire une subtile casuistique dans l'application du code pénal. Les lieux mêmes où s'abrite Michel Tournier, ses discrétions de prêtre, les complicités tacites qu'on lui consent comme des privilèges d'académicien, avons-nous au moins le droit de les interpréter au grand jour ? Quand un privilège se mue-t-il en droit ?

VILLES

« Une prison, ce n'est pas seulement un verrou, c'est aussi un toit. »

Petites proses, p. 31.

À propos de l'amour, il disait : « il y a un signe infaillible auquel on reconnaît qu'on aime quelqu'un d'amour, c'est quand son visage vous inspire plus de désir physique qu'aucune autre partie de son corps. » Cette citation est tirée du projet d'épithaphe de M. Tournier. L'écrivain désire aussi une tombe où un chevalier gisant est porté par six enfants à la manière des Bourgeois de Calais. Pour lors, il écrit surtout pour les petits, jusqu'à avoir simplifié la forme de son Robinson, forme désormais parfaite puisqu'elle devient intelligible à ceux-là mêmes à qui va tout son amour.

Francine n'avait donc pas tout raté. Les choses lui avaient été dites à mots couverts pour qu'ils ne prennent pas froid en cet avant-dernier jour de janvier 1990. ■

par Jean Lefebvre